

# ERRANCES

*nous sommes sans étoile fixe*

Hector Ruiz

TRIC TRAC

le bruit des choses heurtées

Novembre 2021

n° 68

### Comité de rédaction

Victor Aymé Lesage  
Maryka B. Proulx  
Marilou Bessette  
Marlène Caron  
Elena Décarie  
Michèle Des Rosiers  
Émilie Imbert  
Emma Létourneau  
Alexe Martin  
Karolyne Milley  
Camille Racicot  
Émilie Séguin Lemieux  
Jeanne Voghell

### Comité d'édition

Victor Aymé Lesage  
Michèle Des Rosiers  
Emma Létourneau  
Alexe Martin  
Camille Racicot  
Émilie Séguin Lemieux

### Crédits photographiques

Maryka B. Proulx  
Marlène Caron  
Michèle Des Rosiers  
Martine Lampron  
Emma Létourneau  
Karolyne Milley  
Camille Racicot  
Jeanne Voghell

### Professeur.e.s

Simon Bourgoin-Castonguay  
Geneviève Nugent  
Alexandre Piché  
Gabrielle Roy-Chevarier

### Collaboration

Martine Lampron

### Conception graphique

Dominique Rivard

La revue littéraire *Tric Trac* est publiée par le CANIF, en association avec un comité mixte d'étudiant-e-s du profil Création littéraire et de professeur-e-s de français. Elle paraît quatre fois par année.

Tou-te-s les étudiant-e-s du cégep du Vieux Montréal peuvent soumettre des textes (créés à partir des ateliers et des thèmes proposés par le comité de rédaction, ou non). Ces textes peuvent être en prose (maximum 400 mots) ou en vers (maximum de 50 vers).

Parution du prochain numéro : décembre 2021

Faites parvenir vos textes (fichier Word) par courriel à [trictrac@cvm.qc.ca](mailto:trictrac@cvm.qc.ca).

N'oubliez pas d'inscrire votre nom, votre numéro de téléphone et votre matricule.

Le CANIF est ouvert du lundi au vendredi, de 8 h 30 à 16 h 30.

**Tric Trac n° 68**

**Volume 20, numéro 1**

**Novembre 2021**

© Tous droits réservés aux auteurs et au CANIF,  
le Centre d'animation en français du cégep du Vieux Montréal.

Renseignements : 514 982-3437, poste 2164  
Dépôt légal : novembre 2021  
Bibliothèque nationale du Québec  
Bibliothèque nationale du Canada  
Éditique : Communications CVM  
Impression : Reprographie CVM

Ce numéro de *Tric Trac* est accessible sur Internet :  
[www.cvm.qc.ca](http://www.cvm.qc.ca)

(Communications CVM 2021/10 (3347))

**CANIF**  
CENTRE D'ANIMATION EN FRANÇAIS

 **CÉGEP DU  
VIEUX MONTRÉAL**

**LA FONDATION**  
du cégep du Vieux Montréal

**Québec** 

# TABLE DES MATIÈRES

*notre invité*

**HECTOR RUIZ**

## **ERRANCES**

ANAÏS POUPART

EMMA LÉTOURNEAU

MARYKA B. PROULX

VICTOR AYMÉ LESAGE

ALEXE MARTIN

KAROLYNE MILLEY

MICHÈLE DES ROSIERS

MARLÈNE CARON

JEANNE VOGHELL

ELENA DÉCARIE

ÉMILIE IMBERT

CAMILLE RACICOT

MARILOU BESSETTE

ÉMILIE SÉGUIN LEMIEUX



*notre invité*

**HECTOR RUIZ**



## PRÉSENTATION

Après plus d'un an de cours et d'activités à distance, les étudiantes et étudiants impliqués dans le *Tric Trac* avaient envie de sortir à l'extérieur ! Dès juin, le comité de rédaction a voulu mettre sur pied une activité sur mesure pour souligner notre retour en présence.

C'est ainsi que l'invitation a été lancée au poète Hector Ruiz dont la démarche, depuis plusieurs années, explore les possibilités de la déambulation littéraire.

Au cours d'un atelier en deux rencontres, nous avons d'abord approfondi notre compréhension de la déambulation pour ensuite nous lancer, calepin de notes et appareil photo en main, dans l'exploration des ruelles du Quartier latin, à la faveur d'une journée ensoleillée de septembre.

Cette promenade, dont les traces dans les textes sont parfois subtiles, parfois évidentes, a été interprétée de différentes façons. En témoignent les formes variées que l'on retrouve dans ces pages, où le lecteur peut à son tour faire son chemin.



## ERRANCES



**REFLET**  
**Anaïs Poupart**

Dans ces fragments de verre, gisant sur le trottoir,  
Je vois les parcelles brisées de mon esprit vagabond  
Sur les murs miroitent béatitude, rage, humour et corruption  
Entre les briques et les buissons, j'observe mon âme se mouvoir

Au bout de la ruelle, un gouffre infini,  
J'ouvre mon cœur, j'ouvre mes bras, je souris,  
Je m'enfonce dans tout ce plein, ce trop,  
Accablée, enivrée, sublimée par le Tao

Dans cette cité où se côtoient douleur et bonheur,  
Je reconnais l'essence même de la vie :  
Des larmes de joie apaisent la fureur,  
Le chaos et l'ordre se réconcilient

## CUL-DE-SAC

Emma Létourneau

Tu regardes les vélos et tu écris *échoués comme des baleines*.

Tu regardes les fleurs et tu écris *boursouflées comme des poissons-globes*.

Tu regardes le vieillard, tu entends les gamins, et tu écris *le chaos de l'enfance javellise mes cheveux*.

Mais aux abords d'un cône orange, un autre est frappé par le coût de la pose de pieux et son romantisme lui sort par le nez.

Celle-là voudrait paraître élégante et mystérieuse, mais à la vue de sa posture, son amie écrit *elle a l'allure de quasi-maux-de-dos*.

L'autre hypocrite vante le doux susurrement d'une guêpe qu'iel vient de gifler.

Je ravale un rire lorsque tu lis *je suis bercée par la mélodie du convoyeur de maladies, le parfum suffocant m'enivre, le sol imprévisible me fait sautiller, je compte joyeusement les bouches-dégout*. Car ne pleurez-vous pas ces bottes qui vous tranchent les tendons d'Achille ? Avouez que vous maudissez ce vent qui vous nourrit de chevelure ! Vous la vomissez, cette stupide chanson qui vous tambourine le front ! Et puis vous pathétisez ces jambes qui tremblotent au plus ridicule des pèlerinages.

Arrêtez les recherches de jardins chantants, de miroirs velus, de potirons magiques, de juteux cactus et d'ours polaires dans les couloirs de mes entrailles. Vous n'êtes guère Arthur, Freluche ou Polo. Vous n'êtes que Colombe qui roucoulez à la vue de vies tout aussi navrantes que les vôtres.

Mais je suppose qu'il ne faut pas vous en vouloir ; vous partez pour revenir bien malgré vous. Alors allez-y, perdez-vous en moi. Apaisez votre soif d'émerveillement. Arpentez mes trottons et faites-vous croire à de meilleurs jours. Vantez mon cul-de-sac dans vos poèmes de faux bohèmes. Trois poétesses croisent trois peintres en bâtiment et elles auraient tort de croire qu'elles sont les vraies artistes.

## L'ÉTRANGLEUR

Maryka B. Proulx

Je ne veux plus de cette chair qui se pose sur mes os,  
Celle qui me rappelle que je ne vis plus.  
Si ce n'est que pour plaire aux animaux,  
Par la putréfaction je préfère être détenue.

La tête prise dans la gorge,  
De ses envies il m'écorche.  
Assaillie, telle est ma féminité.  
Comme à l'époque où ces borgnes affamés  
Se déshabillaient sans jamais m'inviter.

Mais quels hommes ces abrutis !  
J'aurais dû me déguiser en malade.  
Ils baiseraient mon souffle affaibli  
Jusqu'à jouir de cette accolade.

Tromperie, piégeage, rien de plus normal !  
« Toucher du bois », non !  
C'est la scierie que j'aurais engrossée  
Si j'avais su  
Qu'être une femme c'est mal.



## D'UN PRÉDICATEUR DE MORT

Victor Aymé Lesage

Gisant, avachi sur un sol couvert de neige, j'attendais la mort. Je savais qu'elle finirait par venir me visiter. Un doux filet chaud coulait lentement de mon torse ; on venait de me tirer dessus. Je ne me rappelais plus vraiment pourquoi, mais ça ne me dérangeait pas, c'était comme ça. Mon agresseur avait sûrement ses raisons. Malgré le bruit qu'avait dû provoquer le tir, aucune des maisons adjacentes ne s'illumina. Il faut dire que c'était courant dans le quartier. Une nuit, on entendait un lourd bruit dans la ruelle, et le lendemain, son enfant ou celui du voisin poussait un cri qui rameutait les parents curieux. Ceux-ci finissaient alors par constater que quelqu'un était mort la veille, et le plus téméraire, celui qui n'était pas trop occupé, finissait par appeler ceux qui s'occupent de ces choses. Les forces de l'ordre venaient donc et c'est à ce moment que le divertissement disparaissait pour laisser place à toutes ces questions ennuyantes auxquelles on avait déjà répondu la dernière fois. Mais cette fois-ci, c'était moi que l'on allait découvrir le lendemain. C'était moi qui allais occuper une petite case de la rubrique mortuaire de l'édition dominicale. Ça ne me déplaisait pas vraiment ; j'avais depuis longtemps attendu ce moment. Je ne savais pas sous quelle forme ni quand il allait se présenter, mais je le guettais sans cesse. Bien évidemment, j'avais déjà imaginé prendre les devants, ayant déjà préparé ce que, dans mon pitoyable jargon, j'appelais une issue de secours, au cas où l'attente finisse par m'insupporter. Trente milligrammes d'alprazolam et un peu de chance, c'était tout ce dont j'avais besoin pour arriver à mes fins. En fait, aussi lamentable que cela puisse

paraître, ce n'étaient que des paroles en l'air ; je pensais maîtriser la théorie, me vantant à tout vent les vertus de l'entreprise, mais la réalité était tout autre ; je craignais le trépas, redoutant ce vide pur. Pourtant, j'étais encore son meilleur apôtre, un lâche vantant les vertus de la mort et ne cessant de se complaire dans son malheur. C'était absurde. Je fantasmais devant mes cernes, admirais ces affreux axiomes et me repaissais de cette douleur. Cet environnement me paraissait donc parfait ; il était silencieux, calme, mélancolique même, me disais-je d'un air contenté, entouré de murs dont la peinture s'effritait depuis des lustres et éloigné de tout. Mon salut finit donc par se profiler. Dix-neuf ans seraient dissipés en un instant. Mais lorsque je finis par enfin lui faire face, mon cœur commença à vrombir et, ne me trouvant plus si amoiché que ça, je me levai et fuis.



## MA NOYADE

Alexe Martin

La première fois que je t'ai vu, je ne t'ai pas aimé. Même que je t'ai haï. On n'avait jamais échangé un mot, mais chaque fois que je me retrouvais devant toi, tu me faisais le même effet qu'un gratte-ciel. Un gratte-ciel tellement imposant que je ne voulais pas m'en approcher, de peur qu'il me tombe dessus. Tu as fini par me laisser voir l'entrée de ta ruelle. Elle était dense, si dense que je pense avoir été le premier à mettre le pied dedans. Les arbres et les fleurs qui chargeaient l'entrée attiraient mon attention par leur beauté et leur douceur. Chacun des végétaux méritait tout l'amour que je pouvais lui accorder. La musique du vent dans les feuilles m'hypnotise encore aujourd'hui. J'ai capté chaque couleur, chaque forme, chaque texture pour ne jamais les oublier. Je me suis incrusté dans ton intimité et c'était un don, le seul qui m'importait vraiment. Plus tu me laissais avancer, plus je me perdais, plus je m'oubliais. Tu as fini par me laisser aller plus loin, au plus secret, au plus souffrant. Les feuilles, aussi nombreuses qu'à l'entrée, étaient sans vie à la fin de la ruelle. Les fleurs avaient perdu leur joie, leur vitalité. La nostalgie du début me bourdonnait dans la tête. Tu méritais que cet univers soit vivant du début à la fin. J'arrosais les fleurs, les arbres, nourrissais les écureuils mais rien ne semblait sauver ton jardin. À force de les arroser, c'est toi et moi que j'ai noyés. Tu as réussi à remonter à la surface, mais tu m'as oublié au fond. Reviendras-tu me chercher ?

## MATIN DE SEPTEMBRE AU GOÛT DE JUIN

Karolyne Milley

Me réveiller à tes côtés à 11 : 13  
Juste pour dire qu'y'est pas midi  
On se raconte nos rêves tricotés dans les draps  
Toi blotti contre moi

L'odeur du café chatouille mon nez  
À moitié tout nus sur le balcon  
Riant des souvenirs flous de la veille  
Tes mains gardent mes cuisses au chaud

La brise chante  
Les rayons caressent ma peau  
Penses-tu qu'on peut figer  
Nous deux à l'écart de la réalité

Petit bout de l'été  
J'ai presque envie de faire partie du tien  
Donne-moi quelques semaines  
Pis je dirai que j't'aime

En fait  
On peut-tu rester de même  
Au-dessus de toute  
Pis moi en dessous de toi  
J'ai tendance à toute fucker  
Faudrait pas que toi aussi  
Tu deviennes un bout  
Que j'ai l'goût d'oublier

**BE CAREFUL WHAT YOU WISH FOR**  
**Michèle Des Rosiers**

tu parles, on apprend rien  
j'essaie d'écouter mais j'entends juste du bruit  
la vie crie toujours plus fort que toi pis le vent sent le déni

t'as l'don de gâcher mes journées  
tes humeurs m'appartiennent pas  
t'es pas obligé d'me crisser l'nez dans ta pisse

what doesn't kill you tries again and again

tes choix dominant toutes tes peines  
dis-moi donc si tu t'es dit au revoir avant de te perdre  
je sais que j'existe dans tes souvenirs déformés

tout l'monde gueule, personne réfléchit  
au loin y'a toujours le même avertissement  
j'étais ici y'a vingt ans, la seule différence c'est ma cicatrice

ouin mais, put yourself out there

où ça, out there  
personne s'regarde, tout l'monde s'haït  
toi, tu vois, quelqu'un a choisi de t'aimer assez pour le faire avec toi

pis moi j'suis encore là, pis je sais toujours pas  
peut-être que toi, ton souhait, c'est que je m'ouvre par en d' dans  
mais t'as sûrement oublié que j'suis née pour la troisième fois

## AIGRE-DOUX

Marlène Caron

Elle inspire un peu la vie. Elle est un mélange entre le sale et le propre, l'ordre et le bordel. L'art est partout, toujours couleur. Le neuf côtoie la peinture écaillée et les briques tachées ou peinturées. Il n'y a pas de sens, de ligne directrice. En la regardant, pourtant, je la trouve harmonieuse. Des mini-paradis. Ça foisonne de vert et de quêtaineries. Les vignes, les rampantes, les tropiques.

« Affaissement de bâtiments partout dans Montréal », lance un jeune travailleur. Moi aussi... Je m'affaisse de partout, c'est vrai. Ça peine à se régler. C'est long. Tannant.

Les enfants jouent. Ils crient, mais ce n'est rien d'hystérique. Avant, c'était simple, doux. Au parc tout près, c'est l'automne dans le sable. Les feuilles rougissent, se laissent tomber sans se presser.

Je m'inspire de la ruelle pour ma future petite maison. Les vies sont collées les unes sur les autres. Des voyageurs à dreadlocks, des historiens, des littéraires, des familles recomposées, ou pas, des passionnés de vélo, des jeunes skateurs et des vieux skateurs. Ça me fascine, surtout avec mes yeux de presque adulte.

Un inconnu écrit dans la fenêtre : *Coucou, bonne journée.*

Je souris.



COCO



## **FLEUR SOLEIL**

**Jeanne Voghell**

Fuchsia vairon, l'automne traverse le champ d'été avec ses légumes bois et citrouille. Colimaçon d'exception : les vignes gravissent la verticale. Corail rouge sur graffiti. Mon arbre se cambre en abribus. Honolulu dans ma ruelle, le vent souffle à l'oreille des fleuilles de danser. Fleur Soleil illumine la Barcelone de ma cour minimmense. Les portes n'ouvrent plus sur des murs : elles s'ouvrent sur mes bottes noires qui se promènent loin

Sur le gazon

Sur la pluie

Sur la boue

Le rose perce l'asperge concombre de mon extase bruyante. La Californie s'agite dans ma rue de Montréal. Lachine me manque, le lampadaire de midi me rassure. Il réchauffe ma rétine, tout comme ces plantes de feu. Boule de feu au ventre et devant mes yeux. Le miroir de mon chemin m'extirpe en douceur de ma mélancolie quotidienne. La musique tapisse mes tympanes de velours, mes doigts soyeux touchent la voix rauque de l'Allemagne. Fleur Soleil para Soleil pluie Soleil vie Soleil, joie écarlate coule sur mes fossettes magenta. Je suis une tomate sur un balcon et je crie aux nuages et aux fontaines dorées que je les aime quand même. Je saute sur mon kayak d'Argentine et je dévale les montagnes de basilic dans mon jardin sans fond, sans fin. Les chats les crevertes les lions les chuchouettes les chiens les libertules les poissons les camoufléons m'entourent et je jubile de leur grand cœur qui oublie mes malheurs qui oublient de

m'ignorer, enfin. Merci de vos bleus puissants pétillants perçants, plus besoin de grotesques artifices pour attiser mon chandelier. Je le lance aux ordures, tiens. Et je hurle parce que j'aime hurler les beautés de mes quartiers

## IL ÉTAIT UNE FOIS

Elena Décarie

Une belle et douce princesse était prisonnière d'une haute tour. Ses jours étaient marqués par la solitude et les pleurs. Blanche-Neige, Cendrillon, Raiponce... toutes ont été sauvées par un prince. Alors où est le sien? La solitude sera-t-elle son prince? Sa peine? Qui la réveillera d'un baiser d'amour sincère? Qui la délivrera du dragon? Qui l'épousera pour sa beauté, son obéissance, sa patience et non pour son intelligence et son caractère? Être une princesse ne se résumait-il qu'à la beauté, à son prince et non à sa force d'esprit, à son intellect? Pourquoi devait-elle être enfermée ici? Parce qu'elle était une princesse? Pourquoi ne pouvait-elle pas se sauver d'elle-même? Pourquoi devait-elle attendre un prince? Pourquoi ne pouvait-elle pas manier l'épée? Pourfendre des dragons? Pourquoi? À cause de sa beauté? Si elle avait été un homme, aurait-elle connu le même destin?

La princesse soupira. Ces sottises, ces idées superflues, ne la menèrent nulle part. Elle quitta d'un pas gracieux son balcon pour se reposer dans son lit et ferma les yeux. Ses pensées vagabondèrent. Elle se sentit libre. Elle se revoyait petite fille, entourée de ses parents et des domestiques. À l'époque elle était heureuse, mais elle fut envoyée dans cette tour. Cette tour la priva de son bonheur, de son sourire, elle s'était fanée comme une fleur. Son cœur, noircit par des années de solitude, cessa lentement de battre.

Soudain, l'air dans sa tour se fit froid, glacial. Elle n'ouvrit pas les yeux et sut que son heure était venue. Elle

l'accueillit, la rejoignit, l'embrassa comme un vieil ami.  
Comme son prince qui était finalement venu la libérer.

La princesse fut emportée dans un sommeil éternel où nul  
baiser ne pourrait briser son cœur.

## MOUVEMENT PERMANENT

Émilie Imbert

L'univers est en mouvement permanent  
Les branches des arbres sous la poigne du vent  
Les passants courent sans tête  
Les véhicules les dépassent pour cahoter plus loin  
Les frisent dans cette vie frénétique effrénée

L'univers est un mouvement permanent  
Sauf pour celui qui observe et qui voit la vie passer devant lui  
Figé dans ses souvenirs  
Et souhaitant désespérément  
y revenir



## L'AUTRE BORD DU FLEUVE

Camille Racicot

*Qu'est-ce qui t'a cassée?*

Il pleure sur Québec ce matin. Les larmes s'empilent et font des miroirs. Des miroirs sur l'asphalte. Pour se trouver beau. Pour se regarder.

Comme si on se regardait pas assez.

Des miroirs comme celui de notre chambre d'hôtel, glacière tiédie par nos souffles. Je te dis, on aurait pu s'amener de la crème glacée qu'elle aurait jamais fondu.

Si je me penche au-dessus de la flaque, je sais que je te verrai. Je pile dedans et éclabousse la conversation des ouvriers.

— L'affaire c'est que ton pieu là, même si tu le visses à fondation, ce sera jamais comme la première fois.

La première fois, comme le début de l'été, d'un beigne trop sucré, de ta toune préférée. Tu étais le début de la toune et moi j'étais la fin. Deux enfants des alentours dans le béton froid de la banlieue. Deux pauvres étincelles juste assez chaudes pour éveiller une cigarette et qu'elle se consume un instant.

C'était un bon début.

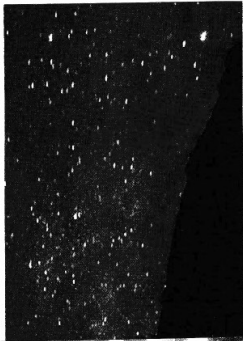
Avant tu me montrais l'autre bord du fleuve, maintenant j'y vais sans toi. Avant tu me posais des questions, maintenant je suis un mur. Un mur du château Frontenac qui te regarde te noyer dans le fleuve.

J'aimerais ça que ça me fasse rien, mais quand j'espionne les piétons par les craques des palissades, je sais qu'il y a juste toi qui peux me comprendre. Et quand tu murmures tes poèmes de brume, je sais qu'il y a juste toi qui sais lire sous mes cheveux.

Qu'est-ce qui est arrivé aux mots à la musique à la chute des livres, à l'air glacé qui nous perçait le cou ? À cette nuit-là, dans la chambre d'hôtel ? Qu'est-ce qui t'a cassée ?

Toi t'as laissé l'hiver t'emporter.

Et moi je rêve qu'on reparte faire comme si le temps n'avait jamais existé.



## DOUCES ECCHYMOSES

Marilou Bessette

Reste avec moi, juste une toute petite seconde. On va regarder l'art cassé souffrir, déclassé par des yeux ingrats, enfermé au fond d'un sac d'épicerie. Perpétuel vertige d'hier soir : vestiges yeux secs du vent aride d'un amour déserté.

Tu veux pas rester, tu me casses le nez. Violence invisible, inégalée, inclassable. Ta cigarette de solitude déränge les olfactions paisibles, annihile les effluves du pâté chinois d'une maman oubliée. Les escaliers en colimaçon sont tous cassés, on profite du désordre pour classer nos films.

Jetés dans la gravelle éparpillée, on se surprend à sourire. On approche nos lèvres les unes des autres, on les traîne en laisse : romance entre cœurs cassés. On classe nos espoirs en entortillant nos langues. Je murmure une chanson qui te fait chanceler, qui ferme tes yeux ; ne regarde pas les licornes acides.

Tu as cassé les pattes de ton chat, les lapins classent leurs peurs.

Ta voix file comme un ruisseau entre les gouffres d'un sablier. Explore les ruines du myocarde cachées au fond de mon corps solitaire ; casse mon bonheur, classe mon plaisir. Je serai ton amante morbide, tu feras de l'ombre aux âmes du fond de la cheminée. L'imaginaire d'un personnage aux ventricules cassés me guette, alors dépêche-toi. Crée de la poussière de particules séchées pour casser les yeux des autres, rejoins-moi au fond du fleuve. Perçois-moi à travers les vagues, perçois l'univers sans planètes. Perçois l'aléatoire.

## LA SCIENCE DE L'INSOUCIANCE

Émilie Séguin Lemieux

Parce que les serpents dans tes poches coulaient entre les falaises de boîtes dans ton sous-sol, et qu'il n'y avait plus de place pour t'asseoir, tu te regardais dans le miroir. Tu sais, celui brisé devant lequel tu passais des heures à te pavaner. Tu étais hypnotisé par cet être devant toi, pendant que les serpents dévoraient tes notes et que tes nuits s'enfuyaient par les fenêtres. La chaleur de ton appartement crade t'étouffait, tu ne te souvenais pas d'une telle chaleur lors de la visite, pourtant elle te donnait aussi envie de somnoler. Somnoler comme ces souvenirs au fond des boîtes, des mémoires d'une vie jamais vécue, mais que tu racontais quand même. L'odeur âcre du sous-sol te donnait l'impression d'avoir le crâne entre deux presse-papiers, ceux de ce boulot tant détesté, mais que tu ne pouvais quitter. Le miroir te regardait, tu avais envie d'écraser ces mygales dans ton crâne étriqué. Pendant que tu pensais à la ressemblance entre tes cheveux et ceux de ta mère, l'oxymore dans ton cœur, tu devenais la proie d'une crise de toux. Au moment où tu crachais tes poumons sur le bord du lavabo et qu'ils pendaient mollement sur la céramique, tu pensais à toute cette poussière que tu aurais dû nettoyer avant d'y poser tes cartons, mais ton miroir te gardait captif. Ta mère encore dans ton esprit, tu sentais tes membres engourdis et tu t'imaginais tout quitter. Tu rêvais que tu sautais par la fenêtre avec des sangles faites de chair et de billets dans le noir abyssal du trou de ta baignoire, avec ta honte comme parachute que tu arrachais pour en faire une écharpe, une corde de pendaison pour ton reflet. Alors, tu tombes par terre. Parce que tu pensais à tout, tu ne pensais pas à la

casserole pleine d'huile que tu avais oubliée sur le feu, un feu qui dès lors engloutit tout, tes soucis, tes souvenirs, tes murs, tes voisins. Ton futur s'écroule en poussière comme tes boîtes. Comme toi par terre



**5 juin 1923**

*[...] la question à laquelle je voudrais avoir réponse est celle-ci : Pensez-vous qu'on puisse reconnaître moins d'authenticité littéraire et de pouvoir d'action à un poème défectueux mais semé de beautés fortes qu'à un poème parfait mais sans grand retentissement intérieur ? [...]*  
*C'est tout le problème de ma pensée qui est en jeu.*  
*Il ne s'agit pour moi de rien moins que de savoir si j'ai ou non le droit de continuer à penser, en vers ou en prose.*

*Je me permettrai un de ces prochains vendredis de vous faire hommage de la petite plaquette de poèmes que M. Kahnweiler vient de publier et qui a nom : Tric Trac du Ciel.*

- Antonin Artaud



le bruit des choses heurtées